

CERCLE DE LECTURE DU CEAS

"La découverte de Miguel de Unamuno"

Observateur de son temps : 1864 - 1936

Introduction :

En me préparant à cette rencontre, j'ai lu "Le Sortilège Espagnol" de Michel Del Castillo (Fayard 96).

La 1^{ère} partie de ce livre s'intitule : "Le Mal d'Espagne" avec cet exergue : "l'Espagne est une douleur énorme, profonde, diffuse" Ortéga y Gasset.

Cette partie situe d'emblée le sujet "bien que cette maladie ait des causes diverses, je désire d'entrée de jeu en relever une : on a mal à l'Espagne comme on souffre d'une occasion manquée. Qui ne porte en lui le regret d'un visage aperçu dans la foule ? Ce sentiment de frustration habite tous les Espagnols. Nous sommes frustrés de cela même dont nous souffrons : nous sommes frustrés de l'Espagne.

Pareille frustration explique pourquoi les écrivains dits de la génération de 1898 - Machado, Baroja, Azorim, Unamuno et Vall-Inclan -, pourquoi tous ces hommes ont sans relâche disserté sur leur pays.

Certains exégètes ont prétendu que ces auteurs redécouvraient leur patrie. Mais il suffit de lire leurs ouvrages pour s'apercevoir qu'ils ne découvraient pas l'Espagne, ils l'inventaient.

Il semble paradoxal d'affirmer que les plus patriotes parmi les Espagnols étaient des hommes privés de leur patrie. C'est un fait pourtant que tous prirent conscience vers la même époque, que l'Espagne était un mythe.

Sans doute conviendrait-il de nuancer, d'expliquer surtout : cette génération venait d'être précipitée par la défaite, du temps éternel du mythe impérial dans le temps rétréci des villages poussiéreux de la Castille et de l'Aragon. Aussi cherchèrent-ils dans la débâcle des esprits, à combler ce vide en forgeant de nouveaux mythes : le Cid, l'Essence Tragique de la Castille, Don Quichotte... . Toutes les ombres du passé furent invoquées pour meubler la scène désormais vide et silencieuse" - (op.c.p. 23-24).

On peut chercher à identifier un peu plus ce mal : "le plus intransigeant des nationalistes, le fondateur de la Phalange, José Antonio Primo de Rivera, donne de l'Espagne cette définition lapidaire : "l'Espagne est un destin commun projeté dans l'universel". Belle formule certes, mais qui laisse la question entière : quel est donc ce destin commun que les Espagnols auraient pour mission de projeter dans l'universel ? On y arrive, mais il faut de la patience : c'est la Croix.

A la veille de la Guerre Civile, le Cardinal Primat d'Espagne déclarait : " être espagnol, c'est être catholique". Moins ambitieuse, cette formule a, sur la précédente, l'avantage de la netteté Le primat ajoutait (même) : "En Espagne, on est catholique ou rien du tout". "Rien du tout" : peut-on mieux exprimer cette volonté de nier l'autre, de le détruire au besoin ?

L'Espagne n'a pas pu se faire parce que face au mythe catholique ... il n'y avait rien. Aussi des Espagnes se sont-elles constituées, hors de portée du regard de l'Inquisiteur.

On comprendra que tous ceux qui ont tenté de se situer par rapport à leur pays et à son histoire aient été acculés à opter entre des systèmes inconciliables. Ces choix, les Espagnols les ont fait dans une tension d'esprit qui constitue l'un des symptômes du mal d'Espagne.

Impossible d'épouser tout à fait un pays sans en assumer l'histoire, qui est le miroir où la nation se reflète. Or, l'histoire de l'Espagne se caractérise par une absence de continuité qui la rend indéchiffrable au profane. Elle est faite de ruptures dont chacune exige un "engagement".

Les Espagnols ne s'accordent pas sur le sens à donner à leur histoire, ils ne se reconnaissent pas en elle. C'est pourquoi Ortega y Gasset a pu dire qu'ils en étaient malades. Ils en souffrent pour la même raison qu'ils souffrent de l'Espagne, parce qu'ils en sont frustrés. Leur histoire n'est qu'une légende, univoque. Elle ne s'est pas faite avec eux, mais contre eux. Elle résume toutes les contradictions qui les écartèlent ; elle témoigne des mensonges où ils s'égarèrent. C'est au mieux une chimère, au pis, une falsification". (op. c. p. 27 - 29).

"C'est le sens même du message d'Unamuno, si espagnol malgré qu'en aient ses compatriotes : faire n'importe quoi, accomplir un acte quelconque fut-il absurde ou fou, plutôt que de s'enliser dans l'ennui, dans la médiocrité" (op. c. P. 34).

A Jacques de nous dire si De Castillo a bien présenté le message d'Unamuno, qui, dans ce cas, faut-il le dire, ne s'adresse pas qu'aux Espagnols !

Dans la 3^{ème} partie du sortilège espagnol de Michel de Castillo intitulée "La soutane et le bicorné" ont lit : "Unamuno, toujours lui, disait qu'on trouvait en Espagne beaucoup de mandarins mais qu'on trouvait peu de "mandores", ce dernier mot est assez difficile à traduire. Il signifie : quelqu'un qui aime à donner des ordres, qui possède une mentalité d'adjudant chef. Comme souvent chez Unamuno, la remarque se révèle très pertinente. Ce qu'aime l'Espagnol, ce sont les attributs de la puissance. Le faste, les décorations, la pompe il les savoure en esthète. En revanche, le pouvoir l'ennuie et il résiste mal à la tentation de l'abandon, du découragement. Sa pensée la plus authentique demeure un "à quoi bon" désabusé.

Cette fatigue n'exprime pas qu'un fatalisme oriental. Elle se nourrit de la conviction profonde que toutes nos actions sont dérisoires et vaines. Dieu seul connaît la trame des événements, lui seul peut tisser les fils qui font l'histoire des hommes. Il s'ensuit que la politique ne saurait être que transcendante" - (p.131 - 132).

"Il sera difficile d'être espagnol tant que le double héritage n'aura pas été assumé (hispano-mauresque et catholique). Il ne suffit pas en 1976, de crier "Fédéralisme", ni de remuer les archives pour se replonger dans le passé. Il s'agit de concevoir un projet conforme au double esprit de la race et en accord avec son histoire mouvementée. En ce sens, nier l'apport chrétien en Espagne, s'imaginer, comme ces vieux républicains des années 30, qu'on pourra effacer jusqu'aux traces du catholicisme espagnol, ce serait préparer une nouvelle guerre de religion" - p. 145.

Avec le langage vigoureux qui caractérise Michel de Castillo, nous voici d'emblée mis en appétit devant le mystère de ce pays, si proche, par les vacances, la géographie et l'histoire, et si secret et mystérieux, si jaloux de ne pas se livrer.

Jacques Molines nous place sous la guidance de cet autre Michel pour nous faire découvrir l'âme de l'Espagne, de l'intérieur.